



Une fille et sa mère prises dans la tourmente et la réalité d'un pays à la veille de sa révolution. (TRIGON)

## Avec Leyla Bouzid, la révolution tunisienne trouve sa voix

**CINÉMA** «A peine j'ouvre les yeux» enthousiasme en revenant sur la jeunesse remuante d'avant la révolution de Jasmin

NORBERT CREUTZ

Déjà cinq ans que la Tunisie s'est défait de son dictateur Ben Ali et que la démocratie y tient vaillamment. Et son cinéma? Pas grand-chose à signaler jusqu'ici, hélas. La génération des anciens (Ridha Behi, Nacer Khemir, Moufida Tlatli, Férid Boughedir) muette, *Millefeuille* de Nouri Bouzid et *Printemps tunisien* de Raja Amari restés à nos portes, seul le bricolé *Challat de Tunis* de Kaouther Ben Hania avait laissé entrevoir l'an dernier des signes de renouveau. D'où la magnifique surprise d'*A peine j'ouvre les yeux*. Un film jeune et enthousiasmant comme on l'attendait, même si son récit se déroule... avant la révolution. Et même si son auteure, Leyla Bouzid, est une «fille de», comme Francesca Comencini, Sofia Coppola ou Samira Makhmalbaf.

«A peine j'ouvre les yeux» est le titre d'une chanson que chante la jeune et jolie Farah du haut de ses 18 ans rebelles. C'est l'été 2010 à Tunis et le régime de Ben Ali, en place depuis vingt-trois ans, ne donne pas encore signe de relâchement. Farah vient de passer son bac et sa famille l'imagine déjà médecin. Mais elle ne voit pas les choses de la même manière. En effet, elle a rejoint un groupe de rock engagé et s'est éprise de Borhène, un ami musicien! Contre la volonté de sa

mère, Hayet, qui connaît bien le pays et ses interdits, et en l'absence de son père qui travaille dans l'arrière-pays, Farah découvre la vie nocturne de sa ville, les aléas de l'amour et l'espoir d'une société meilleure. Ce dont cette jeunesse revendicatrice et encore innocente ne se doute pas, c'est le fonctionnement de ce statu quo qui l'étouffe, les instruments coercitifs du pouvoir. Pourquoi donc Hayet a-t-elle si peur pour sa fille?

**Avec ce film, elle cherche à comprendre plus qu'à se souvenir, à faire ressurgir le passé dans toute sa complexité**

Pourquoi son père n'est-il pas membre du Parti? Qui est cet homme qui vient les avertir que leur fille s'expose dangereusement? Et que cache donc cette caméra tenue par Ali, le manager du groupe? Alors que Farah s' imagine surtout devoir lutter contre sa famille et pour son amour, elle va se retrouver au cœur d'une partie bien plus inquiétante qui se joue à son insu...

**L'incarnation de la révolution**

La force singulière de ce film

réside sans doute dans sa manière de nous faire d'abord partager le point de vue de la fille avant de nous faire accéder à celui de sa mère, pour finir par un rapprochement bouleversant. Pour un regard d'aujourd'hui, Farah apparaît comme l'incarnation de la révolution à venir et Hayet celle de son empêchement. Puis tout devient moins manichéen, moins évident.

A 30 ans, Leyla Bouzid, fille du cinéaste et opposant historique Nouri Bouzid (*L'Homme de cendres*, *Bezness*, *Poupées d'argile*), formée à l'école parisienne de la Femis puis assistante sur *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, a clairement acquis le recul nécessaire. Avec ce film, elle cherche à comprendre plus qu'à se souvenir, à faire ressurgir le passé dans toute sa complexité sans doute pour mieux armer le présent.

**La réalité d'un pays en pleine figure**

Bien sûr, on commence par aimer l'énergie singulière qui se dégage des scènes musicales, tournées sans trucage, avec de vrais musiciens. Le souffle de liberté qui s'empare alors des nuits tunisiennes paraît si envoiement, surtout quand Farah tient tête aux censeurs en récitant dans son intégralité un poème renversant! Mais peu à peu, on commence aussi à apprécier les touches plus discrètes, comme la relation de la famille à l'arrière-pays, le rôle de la domestique noire ou la dignité blessée de Hayet. Tout bascule lors d'un

vrai moment de terreur dans une gare routière. Et lorsque la mère part à la recherche de sa fille et entre dans un bar exclusivement fréquenté par des hommes, en un plan, c'est toute la réalité du pays qui vous revient à la figure.

L'ironie veut que Hayet soit jouée par Ghaliya Ben Ali (ou Benali, sans parenté avec le président-dicteur), chanteuse née en Belgique et déjà appréciée dans *La Saison des hommes* de Moufida Tlatli (2000). Actrice splendide, elle nous fait croire sans peine à sa propre jeunesse sacrifiée, qui permettra finalement à sa fille d'échapper aux griffes des bourreaux. Double soulagement. Pour une fois dans le cinéma maghrébin qui jauge volontiers l'aliénation de la société à l'aune de la condition féminine, il n'aura pas tant été question du fossé entre les sexes et de l'hypocrisie religieuse que de la soif de liberté de tout un pays confronté à un pouvoir pervers, fondé sur la peur et la corruption.

Et si le jeune cinéma tunisien venait de trouver à la fois sa voix et sa voie? Ce film primé de Venise à Carthage en passant par Stockholm et Dubaï vaut absolument le détour. En se demandant comment l'Occident a pu fermer si longtemps les yeux... ■

★★★ **A peine j'ouvre les yeux**

de Leyla Bouzid (Tunisie - France - Belgique, 2015) avec Baya Medhaffar, Ghaliya Benali, Montassar Ayari, Aymen Omrani, Lassaad Jamoussi, Deena Abdelwahed, Najoua Mathouthi, Younés Ferhi. 1h42.

## En quête de ses origines

**DRAME** Céline Sallette brille dans «Je vous souhaite d'être follement aimée», tragédie de l'adoption sensible d'Ounie Lecomte

Elle est l'astre noir du cinéma français. Actrice à part, à la fois attachante et un peu inquiétante avec son petit air triste et son regard lourd, Céline Sallette (*L'Apollonide*, *Mon âme par toi guérie*, *Geronimo*) joue mieux que quiconque les cabossées de la vie. C'est la meilleure idée de ce film au titre déraisonnable que de lui avoir confié le rôle principal. Dès le premier plan, pourtant parfaitement banal, où on la découvre à la fenêtre d'un train, on devine que cette héroïne porte en elle une blessure cachée.

**Quel homme filmerait les séances de kiné, l'abandon graduel de la mère sous le regard et les mains de sa fille, comme autant de moments clés?**

Pas de secret pour le spectateur: on apprend vite qu'Elisa, enfant adoptée, a entrepris des recherches pour retrouver sa mère biologique. Contactée par les autorités, la femme en question a toutefois refusé de dévoiler son identité. A la faveur d'un remplacement de kinésithérapeute, Elisa part alors s'installer pour quelques mois à Dunkerque, ville où elle est née «sous X» (c'est-à-dire anonymement). Séparée du père de son petit garçon, elle est bien déterminée à retrouver cette mère inconnue et à découvrir ses origines.

Lorsqu'elle soigne Annette, une employée effacée à la cantine de l'école de Noé, on se retrouve même avec de l'avance sur le scénario. Mais c'est le contrat, un autre type de suspense. Quand

vont-elles le découvrir, le lien qu'on a deviné, et surtout, comment vont-elles réagir? En attendant, on suit en alternance l'une et l'autre, on découvre en Annette (Anne Benoît, actrice singulière dont le physique ingrat la cantonne aux petites gens) une autre sauvage qui vit seule dans le même immeuble que sa vieille mère (Françoise Lebrun, *La Maman et la putain* autrefois). Pendant ce temps, Elisa trouve un soupirent en la personne de son patron et Noé s'intègre mal à sa nouvelle école...

**Un film de femmes**

C'est le genre de drame relationnel que sans doute seule une femme pouvait imaginer. Quel homme filmerait les séances de kiné, l'abandon graduel de la mère sous le regard et les mains de sa fille, comme autant de moments clés? Après ça, les scènes de confrontation, plus convenues, ne pouvaient sans doute que décevoir. Et en effet, cette histoire d'abandon et de retrouvailles est la deuxième réalisation d'Ounie Lecomte, une Coréenne venue à Paris à l'âge de 9 ans après avoir elle-même été adoptée. Tandis qu'*Une vie toute neuve* (présenté à Cannes en 2009) racontait avec une extrême sensibilité son enfance en Corée, *Je vous souhaite d'être follement aimée* tente de saisir la question à l'âge adulte. De traduire le manque et l'interrogation, mais aussi la crainte et la déception qui mènent à l'apaisement du lien rétabli.

Avec l'aide des chevronnées Agnès de Sacy (scénario) et Caroline Champetier (photo), la cinéaste de 49 ans signe là un drame qui sonne juste malgré la coïncidence un peu grosse qui fonde le récit. On regrettera juste que la forme, trop lisse et classique, ne soit pas tout à fait à la hauteur d'un propos plus original. Heureusement que les actrices retiennent toute l'attention, la captivante Céline Sallette en tête!

■ N. C.

★★ **Je vous souhaite d'être follement aimée**, d'Ounie Lecomte (France 2015), avec Céline Sallette, Anne Benoît, Elyes Aguis, Catherine Mouchet, Françoise Lebrun, Louis-Do de Lencquesaing, Micha Lescot, Pascal Elso, 1h43.

PUBLICITE

### DÉCOUVRIR L'ASIE

VOYAGES EN PETITS GROUPES

Je vous emmène...

**IRAN**

1 au 17 mai 2016  
Genève-Shushar-Khorramabad-Hamadan-Kermanshah-Takab-Orumiyeh-Maku-Tabriz-Zanjan-Qazvin-Téhéran-Genève

Prix p/p: CHF 7'100. 12 à 16 personnes, guide suisse, vols de ligne, hôtels 2-4\*, chambre dbl, pension complète, bus privé, visites et excursions.

**ISTANBUL- THESSALONIQUE**

6 au 16 mai 2016  
Genève-Istanbul-Edirne-Kavala-Thessalonique-Genève

Prix p/p: CHF 4'650. Dès 16 personnes, guide suisse, vols de ligne, hôtels 3-4\*, chambre dbl, pension complète (sauf 2 dîners), bus privé, visites et excursions.

**PAMIR**

25 juillet au 07 août 2016  
Zurich-Dushanbe-Kalaikhum-Khorog-Ishkashim-Wakhan-Murghab-Sary Tash-Osh-Zurich

Prix p/p: CHF 5'200. 16 à 20 personnes, guide suisse, vols de ligne, hôtels (chambre dbl), auberges et chez l'habitant, pension complète, transports, visites et excursions.

Autres voyages en petits groupes en Chine, Japon, Inde et sur les Routes de la soie:

**VOYAGES ET CULTURE**  
Rue de Bourg 10 - CP 7699 - 1002 Lausanne  
Tél. +41 21 312 37 41 - info@voyages-et-culture.ch  
www.voyages-et-culture.ch

## PANORAMA

### Tinguely fêté à Fribourg

Vingt-cinq ans après son décès, Jean Tinguely est célébré tout au long de l'année 2016 dans le canton de Fribourg. Parmi les multiples manifestations au menu: *Détours d'artistes*, expo visible au Musée Gutenberg jusqu'au 29 mai. Inaugurée mercredi, elle est consacrée à l'Atelier Jean Tinguely, situé à la Cité internationale des arts à Paris. Cet espace mis en place par l'Etat et la Ville de Fribourg accueille depuis trente ans des artistes fribourgeois en résidence. Ceux-ci s'y consacrent pleinement à leur art durant six mois ou un an. ATS

### Alberto Nessi honoré

Le Grand Prix suisse de littérature, d'une valeur de 40 000 francs a été décerné jeudi soir à Alberto Nessi lors d'une cérémonie à la Bibliothèque nationale à Berne. Le poète et écrivain tessinois a été distingué pour «son lyrisme retenu» et «sa prose à la tonalité à la fois rêveuse et réaliste». L'écriture d'Alberto Nessi porte sur l'existence des femmes et des hommes ordinaires, ceux qui restent dans l'ombre, exclus de l'histoire et oubliés de la mémoire collective, lit-on dans un communiqué de l'Office fédéral de la culture (OFC). ATS

### Image de réfugiés primée

Le visage tendu, un homme passe un bébé à son compagnon de voyage, sous les barbelés de la frontière serbo-hongroise: la photo prise à la lumière lunaire par l'Australien Warren Richardson a remporté jeudi le premier prix du World Press Photo, le plus prestigieux concours de photojournalisme. Intitulée «Espoir d'une nouvelle vie», elle a été prise par le photographe indépendant dans la nuit du 28 août 2015, alors que les réfugiés essayaient de passer en Hongrie. L'image est «puissante, à cause de sa simplicité», selon le président du jury, Francis Kohn. AFP